

CONTRECOUPS

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1505-6

© Roger Delisle, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de ce livre.

ROGER DELISLE

CONTRECOUPS

Du même auteur :

Rancœur (2020)

La Saga oubliée (2009)

La Sanction (2008)

Le PDG (2000)

Le Dernier mandat (1998)

Jake, l'envol du robot (1992)

Le Mercenaire de LG2 (1987)

À la mémoire de François, mon frère
et de Thérèse T., mon amie.

*Montréal, c'est... le mystère, l'espoir,
le danger, la beauté.*

Paul Wells

PROLOGUE

Dès l'instant où il mit les pieds dans le vestibule, Jimmy Stamatakis sentit le danger flotter comme une vilaine brume menaçante. Les cris de son père lui parvenaient, lui martelant les tympans et ne laissant aucun doute sur le sérieux de la situation. Un frisson de peur le glaça. Incapable de réfréner sa curiosité, il avança d'un pas incertain vers la source de ces cris. Il lui fallait connaître les raisons d'une telle rage. À peine eut-il posé le pied sur le seuil du salon que, d'un bref regard, il les vit.

Sa mère, à terre, levait les bras, terrorisée par les vociférations de son père en colère.

— C'est toi, n'est-ce pas, qui l'as volé ? Dis-le !

— Non, je t'assure, répondit-elle, apeurée, reniflant le sang, la main levée comme pour se protéger d'un autre assaut.

— Menteuse ! T'as toujours été malhonnête !
Salope !

Sentant une présence, Gregory Stamatakis leva les yeux et aperçut son fils. Il comprit soudain qu'il s'était fourvoyé sur l'identité du coupable. Il déplia son corps, pointa un index accusateur vers son fils et s'avança vers

lui, les yeux durs, son regard noir lançant de violents éclairs rageurs.

Pris d'une soudaine terreur, Jimmy voulut s'enfuir, mais il resta pétrifié devant la colère de son père. Pourtant, il était temps de partir. Maintenant !

Reprenant ses esprits, il tourna subitement les talons et s'enfuit en courant, sachant très bien la raclée qui l'attendait si son père le rattrapait. Il franchit rapidement le seuil de la maison en faisant claquer la porte d'entrée sur la pierre de la façade. Il dévala les marches du perron quatre à quatre et s'élança sur la rue Kevin dans le cosu quartier Outremont de Montréal. À seize ans, il était plein d'énergie. Sportif, il affichait une forme physique splendide. De ce côté-là, rien à craindre, il pouvait aisément distancer son père.

Des tas de questions se bouscullaient dans son cerveau. Que faisait sa mère chez son père ? Depuis des mois, elle avait quitté son mari pour s'établir dans un appartement près du stade olympique, à l'est de la ville. Aujourd'hui, Jimmy savait qu'elle viendrait le chercher pour une sortie entre mère et fils. Mais elle était censée l'attendre dehors à quelques mètres de la résidence paternelle. Pourquoi, dès lors, était-elle entrée ?

Après avoir atteint le carrefour de la rue Dunlop en quelques foulées rapides, il entendit le bruit d'un véhicule qui s'approchait. Il jeta un œil par-dessus son épaule : une fourgonnette sale toute bringuebalante semblait rouler à grand-peine. Le véhicule marqua l'arrêt au panneau de signalisation. Derrière, les sup-

plications de son père lui parvenaient, mêlées au bourdonnement de la circulation :

— Jimmy, je t'en prie, attends !

Mais Jimmy ne pouvait s'attarder. Sa santé et celle de sa mère, de toute évidence, en dépendaient. Si son père savait !

Il devait rapidement trouver une échappatoire. Devant lui, à quelques mètres, le chemin de la Côte Sainte-Catherine pourrait s'avérer une solution... Il était à deux pas de la station de métro Édouard-Montpetit. S'il y parvenait, il pourrait fuir vers l'est... Non, mauvaise décision. Pas question d'aller chez sa mère. Ce serait le premier endroit où son père se rendrait. Non ! Pour une nuit, quelques copains pourraient le dépanner, mais il lui fallait une planque plus sûre et à plus long terme. Impossible de retourner chez lui ! Ni aujourd'hui ni jamais !

— Jimmy, merde ! criait son père, manifestement essoufflé à présent.

Jimmy songea à son grand-père et à son condo dans le Vieux-Montréal. L'endroit idéal. Son père ne viendrait certainement pas frapper à la porte du père de sa femme. Ils étaient à couteaux tirés depuis des lustres et ne s'étaient pas fréquentés depuis au moins cinq ans.

*

Gregory Stamatakis avait les poumons en feu. Une légère douleur commençait à envahir sa poitrine. Il devait absolument s'arrêter et reprendre son souffle, sinon il allait claquer en pleine rue.

Au loin, Jimmy le distançait de plus en plus. Avec quelque trente années de moins, rien d'étonnant. Il le vit jeter un œil par-dessus son épaule et ricaner. Puis, devant la boutique du fleuriste, quelques pas plus loin, son fils bifurqua pour se faufiler dans la ruelle qui donnait un accès rapide au métro.

Au même moment, la fourgonnette sale croisa Jimmy et le doubla pour venir bloquer le passage de l'entrée de la ruelle. À l'instant où le jeune homme tentait de s'y engager, la portière de la fourgonnette glissa sur ses rails. Deux paires de bras vigoureux l'attrapèrent par les épaules et le propulsèrent à l'intérieur. La portière se referma énergiquement. Les pneus crissèrent et le véhicule disparut dans la ruelle du fleuriste. Tout s'était déroulé en à peine dix secondes.

— Jimmy ! hurla Gregory. Bon sang !

CHAPITRE 1

Main dans la main, Maïa Aselyn et Alain Craig déambulaient amoureusement sur le boulevard de Maisonneuve à Montréal. Il était 22 heures et avec 18°C, c'était une splendide soirée de début septembre. Le ciel scintillait d'étoiles et quelques timides lambeaux de cirrus grignotaient un rayon d'une pleine lune argentée rutilante. Ce soir, comme à l'habitude, à Montréal, la circulation demeurerait lourde malgré l'heure avancée. Soudain, un camion de communications aux couleurs de Radio-Canada rugit tout près, les faisant sursauter. Les pneus crissèrent, puis le véhicule disparut dans un vrombissement infernal.

Maïa et Craig aimaient se balader au centre-ville de Montréal et contempler les vitrines des magasins. Le choix était fabuleux. Avec ses gratte-ciel, ses restaurants gastronomiques et plus de trois mille magasins et boutiques, le centre-ville de Montréal était reconnu comme la plus grande concentration de commerces au Canada.

Ils étaient enfin heureux. Après des années de déchirements, ils pouvaient désormais vivre pleinement leur amour. Quelques mois auparavant, lors d'un voyage au Pérou chez un ami, ils avaient même profité du voyage pour visiter le célèbre site de Machu Picchu et pour scel-

ler leur amour sur le plus haut palier de la pyramide. Là, près du ciel, ils s'étaient juré mutuellement de s'aimer et de se chérir éternellement, même lors de leurs prochaines incarnations.

Lieutenant-détective à la police de Montréal, Alain Craig avait côtoyé Maïa lors de ses années de service au sein des forces policières de Montréal. Il était alors son patron. L'année précédente, suite à une arrestation, aux dires de la direction, excessivement musclée, Maïa avait dû quitter son poste. Ce congédiement l'avait conduite quelques mois plus tard à son poste actuel de directrice de la sécurité chez le Groupe Roussy, un fabricant de produits militaires. Craig était toujours au service de police de Montréal. Depuis déjà quelques années, il dirigeait l'escouade modulaire des produits de la criminalité, vouée surtout à l'éradication des gangs de rue qui contaminaient les divers quartiers de la ville.

Dans une rue transversale, devant un véhicule, gyrophares scintillant dans la nuit, deux policiers interpellaient un jeune adolescent. Maïa ralentit l'allure et porta un regard vers la scène. Elle entendit Craig murmurer à son oreille :

— Des souvenirs, Maïa ?

— Hum... Oui... ! Cette scène me rappelle mes premières patrouilles au centre-ville et dans le quartier gay. Puis ma première enquête de meurtre comme inspecteur de la Criminelle. Là, plus à l'est, dans le quartier chinois. Ça ne t'évoque rien ?

— La prostituée ?

— Wow ! Belle mémoire, Alain, vraiment.

— Je n'ai pas de mérite. Ça t'avait tellement perturbée. Tu étais même venue me voir, l'estomac tout retourné, en me suppliant de te retourner sur la patrouille.

— Oui. Je me rappelle. Il faut dire que ce meurtre n'était pas des plus jolis. Cette pauvre fille avait été massacrée à coups de bouteille par un clochard. Selon ses copines, elle lui refusait une fellation parce qu'il puait trop. Conséquence, il l'avait tuée devant une dizaine de témoins.

— C'était vraiment dégueulasse, en effet. Mais, dis-moi, tu as quitté la police depuis près d'un an maintenant. Est-ce que le métier te manque ?

Maïa eut une brève hésitation, tout en balayant du regard les environs, contemplant les passants pressés et les couples enlacés.

— Certains coéquipiers me manquent, répondit-elle enfin. Mais pas la misère humaine, les femmes battues, les enfants maltraités, les meurtres sordides, les bagarres de rues... Encore moins les horaires déments, les critiques virulentes et injustes des médias et de la population envers la police. Non. Tout bien pesé, je me sens très bien et à ma place chez Roussy.

— Tant mieux. L'important, c'est d'être heureux et bien dans sa peau. Comme toi, mon cœur, lui dit-il en lui faisant une bise chaleureuse.

Ce soir-là, le travail n'avait pas priorité. Ils avaient englouti un copieux repas chez Alexandre au centre-ville et, le vin aidant, ils étaient maintenant d'humeur joyeuse et avaient le cœur léger, anticipant avec délice

la nuit à venir dans l'appartement de Craig près de l'ancien Forum à l'ouest de la ville. Ils comptaient, en outre, profiter d'une grasse matinée bien méritée puisqu'ils avaient congé le lendemain.

Au moment où ils croisèrent le pavillon Henry F. Hall de l'université Concordia, les piétons devinrent plus rares. Ils pressèrent le pas, maintenant anxieux. Plus loin, au sortir d'un bar, des fêtards quelque peu éméchés les saluèrent bruyamment comme s'ils avaient gardé les cochons en leur compagnie. Une adolescente au visage agréable et au décolleté plantureux et plongeant dévisagea Craig langoureusement en passant une langue rose sur ses lèvres.

— Ton allure à la Richard Gere fait encore des ravages, à ce que je vois, murmura Maïa à l'oreille d'Alain.

Au croisement de Saint-Mathieu, ils attendirent impatiemment que le feu de circulation passe au vert pour traverser le boulevard. À l'exception de quelques restaurateurs qui sortaient les ordures, le coin était maintenant désert.

Soudain, telle une ombre maléfique, le premier voyou sortit comme par enchantement d'une ruelle adjacente et se planta devant eux, le regard torve. Surpris, les deux amoureux se figèrent. Aussitôt, un deuxième lascar apparut derrière eux. Un troisième se matérialisa à leur gauche quelques instants plus tard. Des Noirs. Des truands. Membres de gang de rue. Craig ne disait mot, mais il les connaissait manifestement très bien. Il savait même pourquoi ils étaient là.

— Salut, lieutenant Craig, dit le dernier arrivant. Je vois que vous êtes en charmante compagnie. C'est beau de voir des gens heureux. J'envie ces personnes comblées qui nagent dans le bonheur.

— Bonsoir, Laurent, répondit Craig sèchement.

Inquiète, Maïa se tourna vers son ami :

— Tu connais ces gens, Alain ?

Alain Craig posa une main sur l'avant-bras de Maïa sans répondre, trop captivé par l'apparition soudaine dans les mains de l'homme à qui il venait de s'adresser, d'un fusil AR15. Un fusil d'assaut. Puissant, dangereux.

— Oui, finit-il par avouer, nerveusement. Ce trou du cul au centre avec un fusil d'assaut s'appelle Laurent Jean-Claude. Un petit caïd des rues de Montréal.

D'une main ferme, il repoussa légèrement Maïa derrière lui. Après plus de douze ans au SPVM¹ avec lui, elle devinait ses pensées. On était en plein centre-ville. Ce ne serait qu'un petit exercice d'intimidation si cher aux gangs de rue. Même si Jean-Claude s'amusait à pointer son arme sur Craig, une fusillade s'avérerait bien improbable.

— Tu connais la loi du karma, Craig ? lança Jean-Claude. On dit que toute action entraîne une réaction. Une action positive conduit donc éventuellement à une réaction positive. Ainsi, une cochonnerie nous mène donc à une réprimande. Tu saisis ?

Maïa comprenait mal ces propos sibyllins. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Qu'est-ce que le karma venait faire ici, dans cet affrontement nocturne ?

1. SPVM : Service de police de la Ville de Montréal.

— Alain, qui sont ces gens ? s'enquit-elle de nouveau.

— Des truands, Maïa. Reste derrière moi, je te prie. Laisse-moi régler ça, tu veux ?

— Mais je...

— Non, Maïa. Laisse tomber...

Jean-Claude épaula son AR15 en soupirant. Puis il abaissa lentement son arme, comme pour faire durer le suspense et faire transpirer Craig davantage. Maïa ébaucha un geste que Craig suspendit d'un mouvement du bras.

— Du calme, Maïa. Ces gens sont armés et nous pas. Ils tentent simplement de nous faire peur. Laisse-les terminer leur petit spectacle d'intimidation.

Il avait raison sur un point. Jean-Claude ne tira pas, en effet. La première balle vint de l'un de ses acolytes, embusqué derrière un arbre planté sur le terrain adjacent. Atteint au cou, Craig bascula violemment vers l'arrière et s'écrasa de tout son poids sur Maïa. Emportés par la puissance de la décharge, ils roulèrent tous deux au sol.

Dopée à l'adrénaline, Maïa repoussa le corps d'Alain et se releva rapidement. Même s'il avait mentionné qu'il était désarmé, elle tâta le dos d'Alain. Habituellement, il gardait son arme de réserve dans son holster de ceinture. Mais pas aujourd'hui, malheureusement. Pourquoi aurait-il été armé, d'ailleurs ? Cette soirée était censée se passer en amoureux. Les armes n'avaient pas leur place lors d'un repas aux chandelles. Maïa sentit la panique la gagner.

Percevant un liquide poisseux glisser sur son bras gauche, elle baissa les yeux, vit le sang tacher son bras, puis découvrit la blessure d'Alain. La balle avait pénétré le côté droit du cou sous l'oreille. Le sang giclait comme une fontaine. La carotide ou la jugulaire, pensa-t-elle. Elle écrasa ses doigts sur la blessure, espérant bloquer la fuite impressionnante de sang. Mais la plaie était trop importante, le liquide suintait sans arrêt entre ses doigts. Que pouvait-elle faire pour stopper l'hémorragie ? Elle se releva d'un bond et enleva son chemisier. Vêtue désormais d'un simple soutien-gorge, elle se pencha à nouveau sur son amoureux et compressa nerveusement le col de son vêtement en serrant vigoureusement. Durant le bref moment où elle avait enlevé ses mains de la blessure, un flot important de sang avait inondé son pantalon beige. Affolée, elle se mit à hurler en direction des badauds qui s'étaient cachés derrière l'immeuble le plus proche.

— Appelez une ambulance, vite ! Une ambulance, je vous en prie ! Appelez le 911, immédiatement ! Mon ami est blessé et va mourir !

Des gens avaient entendu le coup de feu, mais n'osaient s'approcher. Une femme cria, hystérique. Deux hommes émergèrent d'une rue adjacente et se figèrent.

Plus loin, les trois meurtriers étaient demeurés sur place, mais s'apprêtaient à déguerpir. Soudain, Jean-Claude pointa un doigt sur Maïa et s'écria :

— Hé ! T'es la prochaine sur la liste, la poufiasse ! Ils tournèrent les talons et disparurent dans la nuit. Maïa

s'activait toujours à réduire l'hémorragie. Les artères d'Alain, un colosse d'un mètre quatre-vingt, devaient contenir cinq ou six litres de sang. Combien en restait-il après un écoulement aussi puissant ?

Craig était étendu sur le dos, roulant des yeux emplis de panique. Il s'agrippait aux poignets de Maïa. Il émettait quelques râles encombrés, car le sang devait maintenant avoir envahi sa gorge, voire ses poumons. Il toussa et éclaboussa le visage de son amie, penchée sur lui.

— Appelez une ambulance, bon sang ! criait Maïa.

Craig tentait vainement de parler, mais ses mots se limitaient à de malheureux borborygmes incompréhensibles. Sa peau cyanosée avait pris une teinte aussi pâle que la lune qui éclairait le quartier. Il se mit bientôt à trembler, hoquetant péniblement, le corps secoué de convulsions. Réalisait-il, pensa Maïa, qu'il était au bord de l'abîme ? Voyait-il la mort accourir vers lui à grandes enjambées ?

Pour le calmer, elle se colla à lui et l'enveloppa de ses bras.

— Ne pars pas, mon amour, reste avec moi, implora-t-elle, la voix brisée. Tu vas t'en sortir, allons, ne lâche pas, chéri. Je t'aime, je t'aime, je t'aime... Reste avec moi, Alain. On a encore tellement de belles choses à vivre ensemble. Accroche-toi, je t'en prie.

En dépit des supplications de Maïa, Alain Craig perdit conscience. Cependant, elle le savait toujours vivant. Le sang suintait encore, poussé faiblement par

un cœur capitulant, seconde après seconde. Au loin, elle entendit le hurlement sinistre des ambulances.

Mais elle savait qu'elles arriveraient trop tard. Elle le sentait dans le corps de son bien-aimé. Il la quittait, il était sur le point de gagner la lumière, la laissant, elle, dans les plus profondes ténèbres.

Quelques instants plus tard, un ambulancier se pencha vers elle, posa pudiquement son veston sur les épaules dénudées de Maïa et murmura :

— Laissez-nous nous occuper de lui, madame. Je vous en prie. Laissez-lui une dernière chance. Sait-on jamais...

Maïa, le visage ravagé de larmes, ne pouvait se résigner à laisser partir Alain dans les bras de quelqu'un d'autre. Elle résista, espérant toujours, reportant constamment l'échéance. Finalement, comprenant l'inutilité de son obstination, elle céda.

Elle se redressa, épuisée, réalisant soudain toute l'ampleur de son malheur et de sa peine. Levant les yeux vers le ciel, elle lança un cri rauque qui fit frissonner les ambulanciers et les policiers présents :

— Nooon !

CHAPITRE 2

Alain Craig mourut avant de franchir le seuil de l'hôpital Hôtel-Dieu de Montréal. Une semaine plus tôt, il venait tout juste de célébrer son quarante-deuxième anniversaire. Un médecin confirma son décès à Maïa en expliquant que la balle, une 9 mm Parabellum à tête creuse, après avoir pénétré sous l'oreille droite, avait tranché la carotide, déchiré au passage le larynx et la trachée causant ainsi des dégâts irréparables. La victime n'avait eu aucune chance.

Sur la rue Saint-Urbain, au quartier général du SPVM où on l'avait conduite, elle avait écouté distraitemment le médecin détailler le cheminement du projectile mortel. Pendant toute l'explication, elle était demeurée catatonique. De toute façon, qu'aurait-elle pu ajouter ? Son cerveau n'arrivait pas à assimiler la terminologie technique du médecin. Quelle importance d'ailleurs ? Alain était mort !

Puis, les questions des policiers s'étaient multipliées.

- Qu'est-il arrivé ?
- Avez-vous vu les agresseurs ?
- Les connaissiez-vous ?
- Savez-vous pourquoi ces gens vous ont agressés ?

Mais Maïa demeurait aphasique, dans sa bulle. Inconsolable, muette d'horreur. Sa peine lui semblait insurmontable. Rien n'égalait sa douleur sinon la rage infinie qui grondait en elle et la hantait avec toute l'aigreur du monde.

Plus tard, elle crut comprendre que la direction de l'enquête allait être cédée à la Sûreté du Québec plutôt qu'au SPVM. C'était dans l'ordre des choses. Un corps policier ne devait pas enquêter sur le meurtre d'un de ses membres.

Puis, on la laissa seule. Enfin ! Et là, elle pleura. Pendant plusieurs minutes, elle laissa pleine liberté à ses larmes de noyer sa peine. Vainement. Malgré tout, elle se calma quand la porte s'ouvrit sur un homme aux cheveux poivre et sel en uniforme de la Sûreté du Québec. Le nouvel arrivant s'approcha, plia un genou devant elle et lui prit les mains avec douceur, en silence. Elle leva ses yeux bleus rougis et larmoyants et reconnut aussitôt le capitaine André Goulet. Touchée par sa visite impromptue, elle laissa les sanglots affluer à nouveau.

— Si tu savais, Maïa, comme je suis triste et désolé, murmura-t-il avec la tendresse d'un père compatissant.

Maïa hocha la tête, incapable de répondre. Alain connaissait bien André Goulet. C'étaient deux amis intimes. Ils avaient conduit ensemble d'innombrables enquêtes. La jeune cinquantaine, il venait tout juste d'être promu au grade de capitaine. Grand et longiligne, il possédait ce charisme si particulier des grands leaders.

— Je comprends ta peine, Maïa, reprit Goulet, et ça me crève le cœur. Je souhaiterais tellement prendre une partie de ce fardeau immonde qui t'écrase.

— Non, André, répliqua-t-elle enfin, après plusieurs secondes à refluer ses émotions. Tu ne peux pas comprendre. Personne ne le pourra jamais. Alain est mort, André !

Goulet demeura un instant silencieux, laissant passer l'orage. Puis il dit :

— Alain était mon ami, Maïa. J'ai énormément de peine d'avoir perdu mon meilleur allié. Alain était comme un frère pour moi.

— Oui, je sais. Désolée, André, dit-elle en posant sa tête sur son épaule. Pardonne-moi, je ne sais plus où j'en suis. Je suis inutilement cruelle. S'il y a quelqu'un au monde capable de comprendre, c'est bien toi.

Goulet n'ajouta rien. Il voulait simplement être là, près d'elle pour l'aider à supporter ce chagrin effroyable. Pendant plusieurs minutes, ils demeurèrent silencieux. Puis, en dépit du chaos qui régnait dans son esprit, elle souhaita quand même savoir.

— Pourquoi ces gens en voulaient-ils autant à Alain ? Pourquoi s'aventurer à tuer un policier en plein centre-ville de Montréal, André ? Pourquoi risquer de s'attirer les foudres de milliers de policiers ? Pourquoi ? Qui étaient ces voyous ? Qui est ce Laurent Jean-Claude, hein ?

Goulet soupira. Il déplaça les genoux et arpenta la pièce pendant un moment.

— C'est Jean-Claude qui a descendu Alain ?

- Non.
- Qui, alors ?
- Je ne sais pas. Un de ses deux acolytes. Je n'ai pas vu le tireur. Qui sont-ils, André ? Tu les connais ?
- Oui, répondit-il enfin. Je les connais. Ce sont les membres d'un gang de rue. Ils se font appeler les *Belles Gueules*. Des crapules psychopathes qui sèment la terreur dans le quartier sud-ouest de Montréal.
- Pourquoi viser tout spécifiquement Alain ? s'enquit-elle de nouveau. Ils semblaient même prétendre qu'Alain était responsable de leur mission punitive.
- Goulet s'enferma dans un silence inconfortable. Agacée par sa réticence, elle insista :
- Je t'en prie, André, réponds-moi. Fous-moi la paix pour une fois avec vos satanés secrets de stratégies policières. J'ai le droit de savoir, merde ! Qu'avait fait Alain pour déclencher une telle réaction de la part de ces malfrats ?
- Ouais ! Bon, d'accord. J'imagine, après tout, que tu es en droit de savoir... Alain était membre d'une escouade conjointe : SQ¹, GRC², SCRS³ et la police de Montréal.
- Et quel était l'objectif de cette escouade ? Pourquoi toute cette brochette de forces policières ?
- La mission de cette unité a été mise sur pied par le gouvernement fédéral dans le but d'enrayer les gangs de rue au Canada. *Éclipse*. C'est le nom de code de l'opé-

1. SQ : corps de police provincial relevant du gouvernement du Québec.

2. GRC : Gendarmerie royale du Canada.

3. SCRS : Service canadien du renseignement de sécurité.

ration. Tu te doutes bien que les organisations criminelles ont beaucoup évolué depuis les *Hell's Angels*. Ils sont de plus en plus impliqués dans la drogue, la prostitution, bien sûr, mais dans une multitude d'arnaques dont je ne peux te dévoiler la nature. Maintenant, les gangs de rue travaillent souvent main dans la main avec la mafia et certains autres scélérats en col blanc.

— Je suis surprise qu'Alain ne m'en ait jamais parlé.

— Il n'y était pas autorisé, Maïa. Tout comme moi. T'informer de cette opération est une violation de mon engagement envers le groupe. Cette conversation doit absolument rester entre nous.

— Évidemment ! Mais après ? Qu'est-ce qui justifie cette vendetta de la part de ces *Belles Gueules*, comme tu dis ?

— C'est à cause d'une opération récente qui a foiré. La semaine dernière, le groupe d'Alain a effectué une descente dans l'un des locaux du gang. Ça a mal tourné...

— Qu'est-ce que ça signifie, mal tourné ?

— Deux truands ont été tués...

— Et alors ? Il n'y a rien là d'inhabituel. Je dirais même que ça fait partie des risques du métier, non ?

Goulet secoua la tête. Cette descente avait eu lieu sept jours auparavant et avait été tenue secrète depuis. Aucune information n'avait filtré jusqu'aux médias. Pouvait-il se permettre de confier cette information à Maïa ?

— Allez, André, dis-moi.

— Bon, d'accord ! L'une des personnes tuées était le frère du chef, Laurent Jean-Claude.

— Je vois. Et l'autre victime ?
— Une métisse... La petite amie de Jean-Claude.
— Pas étonnant qu'ils aient réagi avec autant de violence.

— On s'attendait bien sûr à des contrecoups, mais de là à tuer un policier !

Elle comprenait enfin les paroles mystérieuses qu'avait lancées le dénommé Jean-Claude avant l'attaque, quand il parlait de karma et de mauvaises actions. Ces paroles prenaient à présent tout leur sens. Mais c'était surtout la dernière menace proférée par le chef des *Belles Gueules* qui la perturbait.

— Tu sais ce que m'a dit Jean-Claude après avoir tué Alain ?

— Non.

— Que j'étais la prochaine sur sa liste ! Je comprends sacrément mieux ses menaces, maintenant.

— Sois sans crainte. On va te protéger, Maïa. Quitte à t'octroyer un garde du corps à plein temps.

— Ah ! André, ne fais pas de promesses que tu ne réussiras pas à tenir. On est en pleine récession, les dépenses sont scrutées à la loupe dans chaque secteur. Jamais tes patrons ne vont accepter d'engager de tels frais. Tu le sais très bien et moi aussi. Tu oublies que je faisais partie de la maison, moi aussi, il n'y a pas si longtemps.

— Je vais tout tenter pour qu'ils acceptent. Un policier est mort. Toutes les forces de l'ordre du Québec sont en alerte et la colère gronde parmi les corps policiers du Canada. Les circonstances sont différentes.

Maïa se leva, le visage blafard, les yeux cernés. Elle en avait assez d'être enfermée dans cette salle sans fenêtre. Elle avait l'impression d'être en prison.

— Je n'ai pas besoin de ta protection, André. Ni de celle de toutes les polices du monde. Je vais veiller moi-même à ma sécurité. Sois sans crainte. Je saurai me défendre.

— S'il te plaît, Maïa. Ne fais pas de bêtises.

— Quelles bêtises veux-tu que je fasse ? Je ne me lancerai pas dans une vendetta, si c'est à ça que tu songes.

— Content de te l'entendre dire !

— Mais tu sais parfaitement que si ce Jean-Claude a l'intention de s'en prendre à moi et qu'il montre le bout de son nez, il me trouvera sur son chemin. Souviens-toi que j'ai un permis de port d'arme.

— C'est justement ce qui m'inquiète, Maïa. D'ailleurs, il n'aura pas servi à grand-chose ce soir, ton permis.

— Non, tu as raison. Ce soir, Alain et moi, on a été surpris désarmés. On ne s'attendait pas à ce genre d'embuscade en plein centre-ville. Qui aurait cru ça possible ? À l'avenir, ce sera différent, crois-moi. Je serai continuellement sur mes gardes. J'espère presque le voir mettre ses menaces à exécution. Ça me donnerait la chance de venger Alain.

— Maïa ! Ces gens-là sont extrêmement dangereux.

— Je sais. Mais, comme on dit si bien : une femme avertie en vaut deux.

Elle marcha jusqu'à la porte et, avant de franchir le seuil, elle se retourna. Esquissant un sourire amer, elle dit :

— Ne t'inquiète pas, André. Bon ! J'ai assez abusé de votre hospitalité. Maintenant, est-ce que quelqu'un peut me ramener chez moi ?

Elle laissa son regard errer sur ses vêtements maculés de sang et ajouta :

— Je pense qu'une douche ne serait pas un luxe, n'est-ce pas ? Bonne journée, André ! Et merci de tes condoléances.

CHAPITRE 3

Au siège social du Groupe Roussy, en banlieue de Montréal, le PDG de la compagnie, Frédérick Nolt, raccrocha le téléphone d'un air songeur. Puis, jetant un œil à l'horloge comtoise qui inlassablement, dans un coin du bureau, tictaquait les secondes, il classa ses documents dans sa mallette, claqua les fermoirs et descendit. Il était 18 heures et il avait promis tout récemment à sa femme d'être désormais beaucoup plus présent. Il s'était engagé à limiter ses heures en compagnie de cette maîtresse-boulot aux limites du raisonnable.

En dépit de cette promesse, ce soir, il devait absolument voir Maïa avant son départ. Heureusement, il la trouva à son bureau. Totalement concentrée sur l'écran de son ordinateur, les yeux froncés, de profondes rides horizontales plissaient son front. Elle ne l'avait pas encore aperçu, absorbée qu'elle était à pianoter sur le clavier.

Des cernes bleuâtres entouraient ses yeux. Elle avait perdu un peu de poids ces derniers temps, mais son chemisier rose donnait un peu de couleur à sa peau pâle quelque peu rehaussée par une touche discrète de rouge à lèvres. Elle était encore très belle, apprécia-t-il. Les nouvelles mèches blondes qui striaient ses cheveux

lui donnaient une allure encore plus délicate et angélique. Cependant, les dernières semaines avaient été dures pour elle et elle avait perdu cette étincelle maligne et espiègle qui la caractérisait tant auparavant.

Tout près d'elle, un cliché d'une autre époque ornait son bureau. Une photographie d'elle et d'Alain Craig, tous deux heureux, souriants. Craig était vraiment un bel homme. Ils formaient ensemble un couple fabuleux. Rien à envier aux acteurs de cinéma. Quelle tragédie, pensa-t-il.

Il s'approcha, tira un fauteuil à roulettes, puis s'assit en soupirant. La journée avait été longue et difficile.

— Encore au bureau à cette heure ? dit-il.

Surprise, elle sursauta, cligna des yeux vers lui, puis sourit.

— Oh ! Monsieur Nolt. Désolée, je ne vous avais pas entendu arriver. En effet, j'avais encore un peu de travail à terminer, répondit-elle. Je ne pouvais pas le remettre à demain.

Nolt secoua la tête, le visage plein de reproches paternels.

— Maïa, vous devriez prendre un peu de repos. Les obsèques d'Alain ne datent que d'une quinzaine de jours et vous voilà déjà au travail. Vous devriez être plus raisonnable pour votre santé, tant physique que mentale.

Elle tourna le regard à l'extérieur et fixa un long moment le soleil qui plongeait derrière les Laurentides, au loin. Elle haussa les épaules et dit :

— Qu'est-ce que je ferais, monsieur Nolt, seule à contempler les murs de mon appartement ? Au moins,

ici, je côtoie des gens, je me sens entourée et soutenue par des amis sincères, comme vous. Que suis-je censée faire d'autre, hein ? Aller faire le tour du monde pour noyer mon chagrin ? Ou me soûler chez moi du soir au matin ? De toute façon, toutes les larmes du monde ne ramèneront pas Alain.

— Vous avez raison, ce ne serait sûrement pas la solution idéale. Mais si vous vous sentez à l'aise au bureau en compagnie des gens de Roussy, eh bien, libre à vous.

— Oui, pour l'instant, c'est ce que je préfère. Les gens ici sont vraiment gentils et fantastiques.

— Bon ! Tant mieux. Euh... si vous avez quelques minutes, Maïa, j'aimerais vous parler d'un problème qui pourrait s'avérer sérieux dans un très proche avenir.

— Bien. De quoi s'agit-il ?

— Il y a quelques minutes, j'ai eu un appel du Pentagone.

— À Washington ?

— Oui. Selon certaines sources, il semblerait que les Chinois aient l'intention de concurrencer Roussy avec de nouvelles chenilles de caoutchouc pour les blindés de transport de troupes. Ces chenilles, selon certains, seraient destinées au marché international.

— Notre marché, bien sûr, confirma Maïa. Et on parle ici de sources fiables ?

— Les informations doivent provenir, j'imagine, de la CIA, NSA ou du SCRS canadien.

— Dans un tel cas, on parle d'espionnage industriel, n'est-ce pas ?

Quelques semaines auparavant, Alain l'avait informée d'une rumeur persistante dans le monde industriel qui s'amplifiait chaque jour. Selon lui, certains fabricants canadiens s'inquiétaient de l'apparition soudaine, dans les mains de leurs concurrents chinois, brésiliens et russes, de leurs plus précieux secrets technologiques. Était-ce au tour de Roussy de goûter à cette escroquerie mondiale ?

— Exactement, répondit Nolt. Et Roussy n'est pas la seule entreprise visée. Dans un rayon de vingt kilomètres autour de Montréal, on a des entreprises à la fine pointe de la technologie aérospatiale, aéronautique et même pharmaceutique. Ces sociétés, comme la nôtre, consacrent des sommes faramineuses à la recherche et au développement. Des sommes épargnées par les Chinois, les Russes et les autres pirates industriels. De plus, une fois que nous avons été pillés, ce sont nos parts de marché et nos emplois qui partent en fumée au profit de ces voleurs.

— Je ne sais pas pour les autres, enchaîna Maïa, mais selon de nombreux ingénieurs de Roussy, il nous a fallu près de dix ans avant de voir nos produits certifiés par les diverses armées internationales. Bien sûr, ces pirates peuvent parvenir à voler les recettes composant le produit. Ils peuvent même connaître les composants permettant aux chenilles de résister aux mines et aux explosifs artisanaux improvisés. Et ce, sans compter toute l'ingénierie nécessaire à la production de ces pièces. Ils peuvent même accaparer des systèmes informatiques monstrueux qui ont été requis pour les

simulations de comportement. Mais ça va prendre des années avant d'obtenir les certifications nécessaires à la mise en production de ces produits. Les États-Unis ont mis dix ans, semble-t-il, à accomplir les tests d'endurance et de performance !

Frédéric Nolt sourit. Elle avait bien appris sa leçon. Tout ça en une seule année. Il constatait combien elle était intéressée par tout ce qui l'entourait.

— En effet, répliqua-t-il. Vous avez entièrement raison. Cependant, dans votre raisonnement, vous négligez certains éléments importants, voire incontournables.

— Vraiment ?

— Oui. Vous négligez le pouvoir des pressions politiques. N'oubliez pas que nos clients sont des pays souverains dirigés par des fonctionnaires. Qui dit bureaucratie, dit politiciens.

— Et alors ?

— Et alors ? Eh bien, prenons le cas des States, par exemple. Les Américains ont une dette monumentale qu'ils doivent financer sur le marché international en bons du Trésor. Des milliards et des milliards de dollars qui doivent trouver preneurs sur les marchés mondiaux. Avez-vous une idée, Maïa, de la valeur de ces bons du Trésor américains entre les mains des Chinois ?

— Aucune idée. Quelques milliards, sûrement.

— Plus de deux mille milliards de dollars en bons du Trésor américains sont engrangés par le gouvernement chinois.

— Incroyable ! reconnut-elle.

— En effet ! Comme vous le savez, contrairement aux entreprises nord-américaines, en Chine, le gouvernement est impliqué dans chaque entreprise. Soit comme actionnaire, soit comme membre de la direction. Dès lors, pouvez-vous, pendant un bref instant, imaginer quelle pression le gouvernement chinois pourrait exercer sur le gouvernement américain du jour au lendemain afin de faire avancer ses projets ? Imaginez simplement dans quel chaos la Chine pourrait propulser le marché économique mondial si elle décidait de *flusher* quelques milliards de bons américains.

— Je comprends, dit Maïa. Je me souviens, il y a quelques années, une simple rumeur dans ce sens avait généré un fouillis indescriptible sur le marché.

— Tout à fait. Et il ne s'agissait que de simples rumeurs.

— Toutefois, mentionna Maïa, les fonctionnaires américains ne sont pas à ce point politisés et irresponsables pour éliminer tous les tests requis pour l'approbation d'un produit aussi critique qu'une chenille de blindé !

— Assurément, non ! Cependant, au lieu d'étaler les tests et les révisions sur une période de cinq à dix ans, la Chine pourrait facilement faire pression pour que ces tests s'effectuent dans un laps de temps beaucoup plus restreint. Vous comprenez ?

— Évidemment.

Ils demeurèrent un moment silencieux, tous deux digérant ces informations déprimantes.

— Vous dites, reprit Maïa, que selon les informations reçues, les Chinois envisagent la production d'une chenille concurrente à celle du Groupe Roussy ?

— Oui.

— C'est donc affirmer qu'ils détiennent déjà des informations, non ?

— Là est tout le drame, Maïa.

— On a donc des fuites chez nous...

— Pire : manifestement, on a un espion dans nos murs.

— Mince !

— Tout juste ! C'est donc un problème majeur qu'il nous faut résoudre dans les plus brefs délais.

— Pourtant, tous nos systèmes sont dotés de toutes les protections imaginables. Souvenez-vous, j'ai même engagé un pro dans ce domaine.

— Vous parlez de Bernier ?

— Oui.

— C'est donc que ces informations sortent par une porte différente. Porte qu'il nous faut trouver absolument.

— Tout à fait. Mais il m'est difficile de croire qu'un traître d'un tel acabit se soit faufilé parmi nos ingénieurs ou nos techniciens. Vous savez, monsieur Nolt, comment nous scrutons à la loupe les antécédents et les références de tous nos employés. Vous-même, vous disiez que nos méthodes étaient souvent exagérées. Vous les avez même déjà qualifiées de harcèlement.

— Oui, je sais. Alors, soit notre espion a réussi à contourner notre muraille de protection, soit la menace

vient d'ailleurs. Mais d'où ? C'est à nous de le découvrir.
Et hier serait la date limite pour y parvenir.

— Entendu.

Après avoir consulté sa montre, Nolt se leva précipitamment.

— Oh ! Déjà 19 heures. Il est grand temps de partir.
Je vais me faire enguirlander par ma femme.

— Bonne soirée.

— À vous aussi, Maïa.